

The painting 'Le Jugement de Paris' by Charles d'Assoucy depicts the mythological scene of the Judgement of Paris. On the left, Juno stands in a dark, ornate gown with a large, elaborate headdress. In the center, Venus is shown nude, holding the golden apple. To her right, Mars stands in a green tunic, holding a spear. Behind Venus, another nude female figure, likely Aphrodite, is visible. In the foreground, a small cherub (Cupid) is reaching towards Venus. The background features a landscape with trees and a distant view of a city under a cloudy sky.

Charles d'ASSOUCY

Le JUGEMENT  
de PÂRIS

**Charles D'ASSOUCY**

**Le JUGEMENT de PÂRIS**

Poème burlesque

1648



————— La Gabkalotheque —————

## Chant Premier

**C**hanter je ne vais point la Pomme  
Par laquelle le premier homme  
Misérablement fut perdu,  
Et tout le monde confondu :  
Mais bien la Pomme reluisante,  
Pour laquelle Déesse gente  
Au beau Pâris montra le cul,  
Dont s'ensuivit un Roi cocu.  
Pomme qui jeta la Discorde,  
Dont après, sans miséricorde,  
Maint pauvre homme eut le cou cassé,  
Qui je crois s'en fût bien passé.  
Oyez donc, Lyonne que j'aime  
Non pas du tout tant que moi-même,  
La noise qui sur Péliion  
Causa de maux un million.

Quand pour les noces de Pelée  
Tout fut cuit, et qu'à l'assemblée,  
Le dîner étant apprêté,  
On eut dit Bénédicité,  
Lors des Dieux la troupe brillante,  
Qui la pièce de bœuf tremblante  
Auparavant avait fleuré  
Du haut de l'Olympe doré,  
Comparut ardente à la soupe ;  
Se ruant la susdite Troupe  
Sur mille potages divers,  
Comme étourneaux dessus pois verts.  
Là sise était, que Dieu bénie,  
Thétis l'épouse tant jolie,  
Occupant le plus digne lieu  
Près du tonitruaire Dieu.  
Au même bout levait la crête  
Junon plus fière que tempête,  
Laquelle porte, ce dit-on,

Un tantin de barbe au menton.  
Junon de rage forcenée,  
Et qui voudrait être damnée  
Alors qu'elle voit son mari  
Couvrir des œufs au nid d'autrui.  
Plus bas était son digne frère,  
Le Roi salé de l'onde amère  
Suivi de Glauque et des Tritons,  
Moitié Dieux et moitié Poissons.  
Après, de science pourvue,  
Qui ne fut onc lasse ou recrue  
De travailler soir et matin,  
Était qui sait Grec et Latin,  
Pallas qui ne laissa mau sage  
Onc aller le chat au fromage.  
Après suivait au front cornu,  
Qu'il ne fait pas bon voir à nu,  
Diane qui fit, trop colère,  
Un trait qui n'était pas à faire

Au pauvre chasseur, qui je crois,  
Avait guigné je ne sais quoi.  
Pas loin n'était gente Déesse  
À cuisse ronde, et blanche fesse,  
La belle et gaillarde Cypris,  
Tenant en main monsieur son Fils,  
Cupidon qui ne la craint guère :  
Petit brouillon, enfant d'un Père,  
Brouillon aussi, nommé Chaos,  
Duquel on dit qu'il est éclos.  
Qui lançant dard, ou lançant pierre,  
Prend souvent Saint Paul pour Saint Pierre  
Et quelquefois, tant il est fol,  
Aussi Saint Pierre pour Saint Pol.  
Tout vis à vis le bon Apôtre,  
Était qui jase autant qu'un autre,  
Mercure qui dès son maillot  
Fit bien voir qu'il n'était pas sot :  
Dérobant la noire pincette

Au Dieu Vulcain porte-fourchette.  
Plus haut était mauvais guerrier,  
Mais bon Chantre, et Ménestrier,  
Phébus dont la face tant belle  
Épargne ici mainte chandelle ;  
Trainant toujours à son côté  
Les neuf Muses au cul crotté,  
Qui chemise en dos n'avaient mie ;  
D'autant que, Commère mamie,  
Brin n'était encore en ce temps  
De Harcourt, ni de Saint-Aignans.  
Près ces filles à maigre couenne  
Trinquait Bacchus, gras comme un Moine,  
À Silène le bon vieillard  
Suivi de son âne paillard,  
Qui sur l'Épouse voulait faire  
Un acte à la vertu contraire :  
Piqué d'un désir furieux  
De mettre un âne au rang des Dieux.

Après iceux tenait la coupe  
Le beau mignon qui porte en croupe :  
Versant à boire d'un grand vin  
Au Dieu qui fait le Tabarin,  
Momus toujours prompt à médire.  
Ce que sachant par ouïr dire,  
Le flattait, craignant le garçon,  
D'entendre pire que son nom.  
Enfin, à l'odeur de la chère,  
Fils ne fût pas de bonne mère,  
Qui ne vînt y lécher les plats ;  
Tout y vint, même jusqu'aux chats.  
Seule, si bien je me recorde,  
Pas ne s'y trouva la Discorde :  
D'autant, je crois, qu'on l'oublia,  
Et que nul ne la convia :  
Dont de dépit elle eut courage  
De renverser pots et potage :  
Mais crainte de Dieu l'empêcha,



Et seulement ces mots lâcha :  
Doncques je serai méprisée  
De vous, Madame, l'Épousée,  
Qui, je crois ne me croyez pas  
Digne de faire un bon repas.  
Sans moi vous hausserez la coupe,  
Et serai seule de la troupe  
Qui soupe point ne mangera ;  
Par mon âme il vous en cuira.  
Dignes ne sommes ce vous semble,  
De boire un petit coup ensemble,  
Mais la fête se passera,  
Et puis nous verrons qui rira.  
Moi qui suis en toute contrée  
De tous les peuples redoutée,  
Qui n'épargne ni roi ni roc,  
Ains qui commande à cape et froc.  
Ce Jupin qui lance la foudre  
Est-il plus craint pour mettre en poudre,

Et briser le bec aux rochers,  
Que moi qui mets bas les clochers,  
Qui détruis les villes superbes,  
Et les hauts pins égale aux herbes ?  
Pourtant de moi l'on se rira ;  
Par mon âme il leur en cuira.  
Soupe n'est pas ce qui me touche,  
Tant ne suis sujette à ma bouche.  
J'ai du pain cuit et çà et là,  
Et quelque chose après cela :  
Mais de me laisser en arrière  
Comme un tronçon de chambrière,  
Discorde ne le souffrira :  
Par mon âme il vous en cuira.  
Tôt vous saurez, Troupe insensée,  
Que fille par soupe offensée,  
Par Pomme qu'elle cueillera  
Tôt par Pomme se vengera.  
À tant se tut la Lime-sourde,

Qui prenant pain, bâton et gourde,  
Et quelques figes dans son sein,  
Se mit promptement en chemin,  
Vers l'Orient tirant grand' erre  
En certain coin d'étrange Terre,  
Dont je ne puis dire le nom  
Sans regarder mon Lexicon.  
Bien sais-je que parmi le monde  
Onc ne fut terre si féconde :  
Aussi cet agréable lieu  
Était par delà tant soit peu.  
En cette fertile contrée,  
Où l'Hiver n'eut jamais d'entrée,  
Régnaient un Printemps éternel ;  
Le jour y durait pérennel :  
Car du Ciel l'ardente prunelle  
Là ne roulait son étincelle,  
Ni ne sortait de ses confins  
Pour aller luire à des coquins.

Là jamais l'insolente Bise  
Ne boursouflait cotte ou chemise,  
Ne raflait calle ni chapeau,  
Ni n'effondrait bac ni bateau ;  
Ains toujours l'amoureux Zéphire  
Y chatouillait pour faire rire :  
Bergère toujours y chantait,  
Et le joli Mai l'on plantait.  
Toujours on y coupait la gerbe,  
On y criait : À ma belle-herbe,  
Bon hypocras, et vin nouveau !  
Et non jamais : Qui veut de l'Eau ?  
Car du Vin les rouges fontaines  
Courant parmi vallons et plaines  
Y formaient, de mille ruisseaux,  
Cent fleuves à porter bateaux.  
Dans icelle tant riche Terre,  
Où meilleur y fait qu'à la guerre,  
Vieillesse n'avait point d'accès,

Non plus que messieurs les procès.  
On n'y voyait point de Notaire,  
De Soldat, ni d'Apothicaire,  
De Seringue, ni de Bassin,  
De Mule, ni de Médecin.  
Point de Venin, ni de Reptile,  
De Couleuvre, ni de Chenille,  
De Capuchon, ni de Turban,  
De Cabale, ni d'Alcoran,  
Point de Guerre, ni de Famine,  
Ains sempiternelle Cuisine,  
Fruits nouveaux en toutes saisons,  
Pommes, Poires, Figues, Melons.  
Là les Pruniers, blanches et brunes  
En tout temps y donnaient des prunes ;  
Les Noyers y donnaient des noix,  
Les Forêts de l'ombre et du bois,  
Les Jardins de longues allées,  
Et les Montagnes des vallées.

Un arbre seul illec était,  
Un Pommier qui pommes portait ;  
Dont on eût fait un bel échange  
En beaux Ducats au Pont au Change :  
Car ledit Pommier était d'Or,  
Gardé comme un riche trésor,  
Ayant toujours pour sûre garde  
Un fier Dragon, qui n'avait garde  
De dormir, ayant en tout temps  
Un œil à la ville et aux champs.  
Fors Perseus, nul en sa vie  
N'eut la peau du cul si hardie  
D'en approcher de quatre pas  
Sans y laisser jambes ou bras.  
La Discorde, de rage atteinte,  
Planta piquet, et non sans crainte,  
Ses patins elle déchaussa,  
Et comme un Serpent s'y glissa.  
Si bien que la fine Donzelle

Fit tant qu'elle en eut pied ou aile,  
Je ne sais pas comme elle fit,  
Tant y a qu'une elle en cueillit  
Grosse environ comme la tête,  
En dépit de la fière bête  
Qu'elle endormit de longs propos,  
Et charma, lui contant fagots.  
Ce fait, sans regarder derrière,  
Ni renouer sa jarretière,  
Craignant d'être flambée au lard,  
S'enfuit plus vite qu'un trait d'arc  
Sur Pélion, où pour s'ébattre  
Les Dieux faisaient le Diable à quatre,  
S'étant faits par maintes raisons  
De moult beaux et jolis garçons.  
Là dessous la verte feuillade  
Les uns chantaient faisant gambade,  
Et les autres en caleçons  
Y dansaient aux gaies Chansons :

Mercure y jouait de la harpe,  
Glauque y faisait le saut de carpe,  
Jupin y jouait au billard,  
Cupidon à colin-maillard,  
Les Grâces à cligne-mussette,  
Et leur Mère à criconcricquette.  
Mars y jouait de l'espadon,  
Dont s'effrayait Poule et Dindon.  
Le bon Bacchus jouait du flasque :  
Apollon du tambour de Basque.  
Diane y chassait Biche et Faon,  
Cottes y troussait le Dieu Pan,  
Les Amours y jouaient à courre,  
Et le Dieu Vulcain à la Mourre  
Où, jouant, point ne s'avisait  
Que les Cornes on lui faisait.  
Ainsi par jeux et promenades  
Les Dieux, crainte d'être malades,  
Allaient abattant leurs morceaux,



Quand du profond d'un bois d'Ormeaux  
Discorde sans être aperçue,  
Comme l'éclair qui fend la nue,  
L'air de la Pomme elle fendit ;  
Laquelle roulant se rendit  
Aux pieds de la Troupe immortelle.  
Qui me contera la querelle  
Que ce dangereux fruit de mort  
Causa dès son fatal abord ?  
Pour elle que de dents cassées,  
Que de mâchoires enfoncées,  
Que d'yeux pochez au beurre noir,  
Que de divins culs au pressoir,  
Combien de robes déchirées,  
Et d'omoplates effondrées,  
Que de Rosaires défilés,  
Et de nobles tests défoulés !  
Quel de cette fière escarmouche  
Rapporta quatre dents en bouche,

Qui n'eût au moins deux bras froissés,  
Avec cinq os du cul cassés.  
Que si vous me demandez comme  
Les Immortels pour une Pomme  
S'entre-tuaient ainsi de coups,  
Je vous dirai qu'ils étaient souïs.  
Bien qu'en cette digne journée  
Ce ne fût pas tant la vinée,  
Ce croit-on, qui les tourmentait,  
Que le Diable qui les tentait :  
En fin après mainte taloche,  
Maint coup de dent et d'ongle croche,  
Les faibles cédèrent aux forts :  
Et la Belle fut prise au corps.  
La Pomme, à l'entour de laquelle  
Avait en lettre telle quelle,  
Discorde écrit je ne sais quoi,  
Qui causa vergogneux emploi  
À maints Dieux de la Compagnie,

Lesquels lire ne savaient mie ;  
Lors qu'un grand Clerc, nommé Phébus,  
Faiseur de vers et de rebus,  
Lut ces mots, en substance telle :  
Je suis vouée à la plus belle.  
Auxquels mots s'éleva clameur  
Soudaine, et nouvelle rumeur ;  
Pensant chacune en conscience  
En mériter la préférence :  
Mais peu leur servit tel débat,  
Car enfin, après long sabbat,  
Longue querelle, et longue insulte,  
Trois beautés, dignes de haut culte,  
L'emportèrent, à savoir mon,  
Minerve, Vénus, et Junon ;  
Qui de ce pas toutes ensemble  
Coururent plus vite que l'amble  
Vers le Monarque Altitonant,  
Arbitre de tout différend,

Qui les voyant comme Bacchantes,  
Vit bien à leurs faces changeantes,  
Qu'entre elles, comme dit Platon,  
Était quelque merde au bâton :  
Mais il se tint coi pour entendre  
Minerve qui, pucelle tendre,  
Vers Jupiter haussa la voix,  
Et parla seule au nom des trois :  
Arbitre des Dieux et des hommes  
Pour des poires ni pour des pommes  
Devant toi ne sommes ici,  
Bien plus grand est notre souci :  
Veille donc, ton Altitonance  
Nous accorder brève sentence  
Touchant ce rare et riche fruit  
Où notre procès est instruit.  
Ce dit, Jupin de sa pochette  
Tirant claire et fine lunette,  
Prit la Pomme, et jeta les yeux

Sur cet écrit séditieux :  
Puis répondant à leur requête,  
Comme un Dieu qui n'était pas bête,  
Leur fit ce gracieux discours  
Capable d'adoucir un Ours :  
Raccommodez vos collerettes,  
Ôtez, mes filles tendrelettes,  
Avecques ce drapeau mouillé  
Le sang de votre nez caillé.  
Pardonnez-moi, mes chères filles,  
Tant de mon test que de mes quilles :  
Et vous, ma fidèle Junon,  
Pardonnez-moi si je dis non ;  
Chacune de vous m'est trop chère ;  
À toutes suis Époux ou Père :  
Cherchez donc juge de ce pas  
Qui Père ou Mari ne soit pas.  
Assez près des rives du Xanthe,  
Qui de son eau claire et coulante

Lave les pieds du mont Ida,  
Un Berger vous trouverez là,  
Lequel avecques sa musette,  
Sa panetière et sa houlette,  
N'a pas toujours en pauvre lieu  
Mangé son pain au coin du feu.  
Il est Grec en toute science ;  
Il sait la musique et la danse,  
Piquer Chevaux, faire Tournois,  
Parler Espagnol et François,  
Manier Piques et Rondaches,  
Et de plus bien garder les Vaches ;  
C'est la fleur de toute beauté,  
D'honneur et de sincérité.  
Il est accort, prudent et sage.  
Ne dédaignez ce personnage,  
Pour être habillé de Quintin :  
Son Père est vêtu de Satin,  
Le plus gros Bourgeois de l'Asie,

Priam, qui je vous certifie,  
Est des Rois le plus apparent,  
Et même un peu notre parent.  
Tenez donc prêtes vos valises,  
Tous vos collets et vos chemises :  
À demain soit votre départ,  
Car pour ce soir il est trop tard.  
Allez soudain, et n'ayez cure  
Que de suivre mon fils Mercure.  
Tandis je m'en vais sans délai  
Donner quatre coups de balai  
Aux Régions des noires nues  
Pour chasser les grêles cornues  
Qui pourraient gâter vos cheveux,  
Vos rabats, et vos souliers neufs.  
Ce dit se leva de sa place  
Jupin qui, les baisant en face,  
Après le bon jour et bon soir,  
Leur dit Adieu jusque au revoir.

D'autre part les Dames gentilles  
Promptement troussèrent leurs quilles,  
Puis tirèrent droit au Faubourg  
Pour déloger au point du jour.



## Chant Deuxième

À peine la Mère aux Étoiles,  
La nuit, avait plié ses voiles,  
Quand Junon, Pallas, et Cypris,  
Toutes trois Dames de haut prix,  
Qui pour la belle et riche pomme  
N'avaient dormi que d'un court somme,  
Vêtirent leurs riches habits,  
Requamés d'Or et de Rubis,  
De Topazes et d'Escarboucles,  
Avec des coquilles de Moucles.  
Pensez-vous que Dame Junon,  
Et Pallas, fille de renom,  
À l'heure fussent assez sottes  
Pour oublier leurs belles cottes,  
Leurs atours et leurs affiquets,  
Non plus que Vénus ses bouquets ?

Non certe elles furent soigneuses,  
Les divinités glorieuses,  
De vêtir habits précieux.  
Junon, qui taille et rogne aux Cieux,  
Voulut quitter cette journée  
Sa belle robe d'Hyménée  
Pour en prendre une d'Or massif,  
Où l'art d'un trait superlatif  
Étalait en belle ordonnance  
Mainte roue et mainte potence,  
Des prisons, des feux, et des fers,  
Des Ixions, et des Enfers,  
Et des Pères courant les rues  
Pour leurs Enfants devenus grues :  
Ce qui donnait en vérité  
Un bel éclat à sa beauté.  
De plus, un riche Diadème  
Ornait son front blanc comme crème ;  
Sur lequel front était bandeau,

Sur ce bandeau petit marteau,  
Qui servait à la fière bête  
À lui donner martel en tête.  
Drus soucis elle avait en sein,  
Ès pieds des souliers de chagrin.  
Pour plume elle en avait dans l'aile,  
Pour pendant la puce à l'oreille,  
Pour collier un Diable à son col,  
Et pour bracelet un licol.  
À travers cette braverie,  
Mainte éclatante pierrerie  
Rehaussait son habillement :  
Maint gros et riche Diamant,  
Accouplé d'union Persique,  
En faisait trois à la barrique.  
En deux mains elle avait dix doigts,  
Tous remplis de bagues de choix ;  
Et le bleu Saphir et l'Opale,  
Avec la perle à trogne pâle

Honorait son gent corselet  
Jusque à la charge d'un mulet.  
Pour Pallas, Dame qui tapisse,  
Sa robe était de haute lisse,  
Qui faisait honte en bonne foi  
À tous les Tapissiers du Roi :  
Car en noble et riche tenture  
De trois pieds plus grands que nature,  
On y voyait d'or et de fil  
Cent personnages en profil.  
Là sur la croupe de Parnasse.  
Était Phébus avec le Tasse,  
Le célèbre chantre Romain.  
Les neuf Muses et Neugermain,  
Poète barbu de haute estime,  
Lequel apprenait tout en rime  
L'art de conserver les souliers  
Aux plus fameux Mâche-lauriers.  
Sur sa tête elle avait un casque,

Sur ce casque elle avait un masque,  
Deux courts bâtons dedans son sein,  
Et sur son dos un tambourin,  
Dedans une main Tite-Live,  
Et dans l'autre un panier d'Olive,  
D'olivier que pris elle avait  
Au joli Jardin d'Olivet.  
Pour la Déesse à tresse blonde,  
Fille de Jupin et de l'Onde,  
Femme à Vulcain, mère d'Amour,  
Vénus plus belle que le jour,  
Un habit fleurant comme Baume,  
Couleur de Monsieur de Vendôme,  
Faisait voir sous un crêpe fin  
Son cul plus doux que du Satin :  
Aimant mieux en cette rencontre  
De son susdit cul faire montre,  
Que d'étaler Or et Rubis  
Moins précieux que culs susdits.

Seulement en l'Or de ses tresses  
Cent petits fils de quatre fesses,  
Gentils, jolis, petits amours  
Faisaient mille folâtres tours.  
L'un jouait à l'Âne qui trotte,  
Un autre lui levait la cotte,  
L'un contrefaisait le Coucou,  
L'un le sage, l'autre le fou,  
L'un se jouait d'une lunette,  
Et l'autre montrait sa pinette,  
Aucuns le nez s'entrecassaient,  
Tandis que d'autres s'embrassaient  
Et s'entrebaisaient à la bouche.  
Quand la Dame qui n'est pas louche,  
Vénus, en menaçante voix,  
Leur dit : Bélîtres de Narquois,  
Petite graine de Laitue,  
Est-ce ainsi que l'on s'évertue  
Pour me secourir au besoin ?

Est-ce là l'amour et le soin  
Que vous devez à votre mère ?  
Petits gredins, Enfants sans Père,  
Fils de Putains, Enfants trouvés,  
Est-ce ainsi que vous me servez ?  
Ce reproche à ces petits Vierges,  
Plus sensible que coups de verges,  
Plus tôt qu'on ne peut concevoir  
Les fit voler à leur devoir ;  
Qui d'un bel art en petite onde  
Courbait l'Or de sa tresse blonde,  
Qui lui portait fines odeurs,  
Grains parfumés, pots de senteurs,  
La Gomme, le Fard et la Mouche,  
Qui de l'eau pour laver la bouche,  
Qui des bouquets, et des galants,  
Des patins, des nœuds, et des gants ;  
Aucuns lui portaient pièces d'Ambre,  
L'un du Musc, l'autre un pot de chambre,

L'un lui présentait un miroir,  
L'autre repassait un rasoir,  
Lequel rasoir, par Sainte Barbe,  
Il affilait pour faire barbe :  
Je ne sais ce qu'il prétendait,  
Ni quelle barbe il entendait.  
L'un la couvrait de fleurs d'Orange,  
Aucuns lui pissaient de l'eau d'Ange ;  
D'autres ornaient d'un collet neuf  
Ses tétons ronds comme un esteuf.  
Cependant le gentil Mercure,  
Qui de les conduire avait cure,  
Avait en guise d'éperons  
Déjà mis ses deux ailerons,  
Bu deux coups, payé sa couchée,  
Et mis au poing son Caducée,  
Avecques son chapeau pelu  
Pour couvrir son crâne velu.  
Lorsque voyant Junon parée,



Prête de prendre sa volée,  
Dessus son Chariot tiré  
Par quatre Pans au cul doré,  
Vénus sur ses deux Colombelles,  
Pallas avecques ses deux ailes,  
Le Dieu prit son vol à l'instant.  
Les autres en firent autant,  
Lesquels en moins d'heure et demie  
Eurent passé la Thessalie,  
Traversé de Thrace le Mont,  
La Macédoine, l'Hellespont,  
Rhodes, Candie, et les Cyclades.  
Enfin, après maintes Bourgades,  
Mainte Villasse et maint Hameau,  
Mainte Campagne, et maint Ormeau,  
Ils découvrirent, non sans joie,  
L'ample et noble Cité de Troie,  
Qu'à senestre ils laissèrent là  
Pour tirer vers le Mont Ida,

Où comme j'ai dit Alexandre  
Pâris dessus l'herbette tendre  
Paissait de vaches maints troupeaux,  
Tantôt enflant ses chalumeaux,  
Et tantôt chantant à voix pleine  
Mirlaridon, laridondaine ;  
Auxquels chants allaient répondants  
Mille échos mirlaridondants.  
Mais pour lors dans un antre sombre,  
Le beau Pâris étant à l'ombre  
Ne mirlaridondinait rien,  
Ains jouait avecques son chien  
Qui, sans avoir souci ni cure  
Des Dieux, voyant venir Mercure  
Avec son Caducée en main,  
L'aurait dévisagé soudain,  
Sans Pâris qui retint la bête,  
Lui jetant souliers à la tête.  
Puis audit Dieu dit, ce dit-on :

Monsieur, quittez votre bâton.  
De tous les chiens de ce Village,  
Il n'en est pas un qui n'enrage,  
Voyant un homme embâtonné.  
Le mien est un Diable incarné,  
Il ne connaît ni Roi ni Maître,  
Il est méchant et mord en traître.  
Ses dents percent Fer et Laiton.  
Monsieur, quittez votre bâton.  
De cet avis ne fit que rire,  
Le Dieu lequel se prit à dire :  
Berger ici ne suis venu  
Pour des chiens être entretenu ;  
Sans employer tant de langage,  
Je sais que ton chien n'est pas sage ;  
Mais fut-il fol mille fois plus  
Que le grand chien dit Cerberus,  
Pour lui j'en baisserais moins l'aile  
Que pour un chien de Damoiselle ;

Car, Dieu merci, dans la main j'ai  
Ce que les Rats n'ont pas mangé :  
De Lézards ma verge enlacée  
(Dit-il montrant son Caducée)  
N'est pas un misérable ergot  
Tiré des tripes d'un fagot,  
Ains un bâton plus honorable,  
Plus glorieux et vénérable  
Que la fêrule d'un Régent,  
Ni que la verge d'un Sergent.  
C'est le Sceptre, et la riche marque  
Dont moi, comme un petit Monarque,  
De toute chose viens à bout ;  
C'est ma clef, mon passe-partout,  
Mon coutelet, et ma lancette,  
Dont je saigne bourse et pochette,  
Mon tire-bourse et mon crochet,  
Dont je prends l'or sans trébuchet,  
En fin la verge assoupissante,

Dont j'endors valet et servante :  
Argus, un Vacher comme toi,  
T'en dirait bien je ne sais quoi.  
De plus, je veux bien que tu saches,  
Toi, ton Chien, ton Bœuf et ta Vache,  
Que celui qui la porte au poing  
N'est rien moins qu'un homme de foin,  
Ains le Fils du Lance-tonnerre,  
Transmis par son vouloir en terre  
Pour guider trois divinités,  
Qui ne sont vulgaires beautés  
Ni Déesses porte-guenilles,  
Ains la Sœur, la Femme, et les Filles  
De mon Père, qui parmi l'air  
Fait briller la foudre et l'éclair.  
Entre elles est noise âpre et dure  
Pour beauté ; parquoi te conjure  
Et te commande quant et quant,  
Au nom du même Altitonant,

D'essuyer un peu ta main sale  
Pour prendre la pomme fatale  
Que je remets entre tes mains  
Comme au plus juste des humains,  
Pour des trois la donner à celle  
Que tu trouveras la plus belle.  
À ce propos camus tout net  
Fut le gentil Bergeronnet :  
Lequel n'ayant vu qu'en peinture  
Les Dieux, bien aise, je vous jure,  
Fut alors de voir le Roquet  
De ce grand Dieu porte-paquet ;  
Auquel d'une voix claire et nette  
Il dit, défoulant sa barrette :  
Divin Courrier des Immortels  
Qui me faites des honneurs tels  
Qu'à tels honneurs ne puis que dire,  
Fors que de moi vous voulez rire,  
Ce qu'à vous autres est acquis,

Qui, plus heureux que des Marquis  
Dans vos Carrosses et Litières  
Faites farces de nos misères,  
Je suis un pauvre Roquentin  
Qui ne sait ni Grec ni Latin,  
Qui n'ai denier, ni croix, ni pile,  
Qui ne chante, ni couds, ni file.  
Je ne sais que boire et manger.  
Comment donc un procès juger ?  
Je ne fus onques à l'école,  
Ni de Cujas ni de Bartole.  
Au Barreau je n'eus onc accès,  
Comment donc juger un procès ?  
Bien je pourrais un air champêtre,  
Menant mes Bœufs et mes Boucs paître,  
Faire dire à mon chalumeau  
Juger d'une Vache ou d'un Veau :  
Mais de me porter pour arbitre,  
Ma foi non, pas pour une Mitre.

J'aurais trop peur, en vérité,  
De Juge ayant la qualité  
Jugeant ces Divines Princesses,  
De prendre mon nez pour mes fesses.  
À l'aspect de ces Déeses  
Si fort égales en beautés,  
Je pense voir trois fleurs écloses,  
Trois Œillets, trois Lys, et trois Roses,  
Trois Étoiles, et trois Soleils,  
Trois nez égaux, trois culs pareils.  
Est-ce vous donc qui pourrez dire,  
Étant toutes comme de cire,  
Quelle est la plus belle des trois ?  
Je vous le donne en quatre mois.  
Dispensez-moi, donc, ô Mercure,  
De tant d'honneur, cette aventure  
N'a pour moi rien que de suspect ;  
J'ai pour les Dieux trop de respect,  
Lesquels, pour porter cette charge



Ont d'un pied l'épaule plus large  
Que moi, qui n'ai pas les reins forts  
Pour faire de si grands efforts.  
Alexandre en cette manière,  
Tant par raison que par prière  
Essayait de fléchir le cœur  
De l'inflexible Ambassadeur.  
Mais peu lui servit telle excuse ;  
Car Mercure qui n'est pas buse,  
Voyant qu'il fallait parler Grec,  
En trois mots lui ferma le bec,  
Lui faisant voir lettre patente  
De Sa Grandeur Altitonnante,  
Et lui disant trois fois : Mon cher,  
Obéissez à Jupiter.  
Ce qu'entendu, sans autre instance,  
Par une honnête prévoyance  
Qu'enseigne l'honnête devoir,  
Le beau Pâris après avoir

Mis une épingle à sa brayette,  
Demi penché sur sa houlette,  
Guignait ces objets radieux,  
Quand Junon, faisant les doux yeux  
Avec un pas de sarabande  
Qu'elle avait appris en Hollande,  
Aborda le Berger guignard,  
Puis, avec un souris mignard,  
Lui fit cette belle harangue  
Que j'ai traduite en notre Langue.

## Chant Troisième

### *HARANGUE DE JUNON*

**P**astoureau qui sur le coupeau  
D'un mont, pais ton joli troupeau,  
Ici sans feu, tison ni mèche,  
Je ne suis pas pour faire brèche  
À l'honneur de ton équité,  
Non plus qu'à ma pudicité ;  
Je viens braver ces deux carognes,  
Qui pleines de gale et de rognés  
Me disputent l'honnête prix  
Que tu sais bien qui m'est acquis,  
Car tu n'es ni bigle ni borgne.  
Gentil Berger, lorgne un peu, lorgne  
La Majesté de ces tétons.  
Sont-ils beaux, sont-ils blancs et ronds ?

Quand mon mari Jupin les baise,  
Si tu savais comme il est aise,  
Tu dirais bien en vérité  
Que je suis l'unique en beauté.  
Bien te montrerais-je autre chose  
Plus odorant qu'Œillet ni Rose,  
Qu'on appelle entre gens bien nés  
La face qui n'a point de nez :  
Mais j'aime mieux que tu contemples,  
De crainte de mauvais exemples,  
Le beau visage qui nez a,  
Que le visage qui nez n'a ;  
Dis-moi donc, est-il un visage  
Pareil au mien dans ton village,  
Près de son éclat nonpareil ?  
Est-il pas vrai que le Soleil  
Fait une grimace plus terne  
Qu'un sabot dans une lanterne ?  
N'ai-je pas le menton fourchu,

Courte oreille, le nez fichu,  
Blonds cheveux, belle et blanche couenne ?  
Suis-je pas grasse comme un Moine ?  
Ai-je macule sur la peau,  
Gale, ciron, dartre, ou poreau,  
Pou, puce, punaise, ou cloporte,  
Jambe de bille, ou jambe torte,  
Main potte, pied-bot, ou col tord,  
Œil postiche, ou dent de rapport ?  
Sus donc petit niais de Sologne,  
Mon gentil-joli lorgne-trogne,  
Sans tarder donne-moi le prix ;  
Dépêche-toi, mon petit fils ;  
Si tu me livres cette pomme,  
Je te ferai le plus riche homme,  
Et le plus brave qui jamais  
Posséda cheval et laquais ;  
Tu seras un homme à carrosse,  
Et si tu veux un homme à crosse,

J'entends à crosse de mousquet,  
Car la Mitre n'est pas ton fait ;  
Je te ferai Roi de cent Villes,  
Que dis-je, de plus de cent milles ;  
Tu mangeras poulet, pigeon,  
Bœuf, et moutarde de Dijon ;  
Tu dormiras comme une souche,  
Rien ne feras que prendre mouche,  
Écrire lettres et poulets,  
Et crier après tes valets ;  
Tu donneras belles aubades,  
Festins, ballets, et sérénades,  
Jaunes ducats à tes flatteurs,  
À tes amours gants de senteurs,  
À tes Chevaux fraîches litières,  
À tes Laquais les étrivières,  
À tes Bouffons gouvernements,  
Aux Gens de bien des compliments.  
De l'argent tu n'en auras manque,

Car j'ai bon crédit à la banque :  
En tout cas j'ai de beaux habits,  
Des Diamants et des Rubis,  
Et des Perles pleine charrette,  
Que je mettrai dans ta pochette.  
Mon mignon, mon petit touton,  
Mon tant joli Bergeroton,  
Je veux manger aujourd'hui même  
Avecques toi deux plats de crème,  
Et même garder tes Moutons :  
Pour toi je ferais des testons.  
Pense donc à m'être propice,  
Où je te ferai tel service  
Qu'il vaudrait mieux en vérité  
Que le Diable t'eût emporté.

**C**e dit avec sa castagnette,  
Junon dansant la Boivinette  
Arrière un peu se recula,

Et puis Pallas ainsi parla.

*HARANGUE DE PALLAS*

**S**i j'avais au nez la roupie,  
Aux bras les mains d'une Harpie,  
Dent de Chien, œil de Basilic,  
Et la tête d'un Alambic,  
Si j'étais Princesse de Galle,  
Ainsi que t'a dit ma rivale  
Junon, à qui d'un coup de poing,  
Pour peu je casserais le groin,  
Berger sur tout autre équitable,  
Pas, ou je me dédonne au Diable,  
N'approcherait de quatre pas  
De ton huis la Dame Pallas.  
Pour moins de cent francs de lunette  
Tu sauras comme je suis faite,



Si j'ai plumage de Corbeau,  
Blanche couleur ou noire peau.  
Fille je suis sans Vitupère  
Du Dieu mon très-honoré père,  
Jupin, qui sous son couvre-chef  
Me porta neuf mois dans son chef.  
Maintenant je suis toute telle  
Que quand j'issis de sa cervelle,  
Entière ainsi que je naquis.  
J'ai mon cas comme il est requis.  
Fille chaste, vierge et pucelle,  
Et du surplus ton humble ancelle.  
Pour le regard de ma beauté,  
Si quelqu'un a la vanité,  
D'en vouloir querelle entreprendre,  
J'ai des armes pour la défendre,  
Tant par forte et vive raison,  
Qu'à coups de broche et de tison.  
Pour ce besoin, j'ai toute prête

La pique en main, le pot en tête,  
Et ce que craindre on ne doit moins,  
Deux bras nerveux, et deux bons poings.  
Mais puisque son Altitonance  
Par finale et brève sentence  
M'a mise comme en sûreté  
Dans les bras de ton équité,  
Berger, il n'est qu'un mot qui serve :  
Vois-tu, je m'appelle Minerve,  
Fille de bien, Dame d'honneur,  
D'esprit, de courage et de cœur.  
Vaine je ne suis, ni muguette,  
Ni frelampière, ni coquette ;  
Si par ta haute intégrité  
J'obtiens ce que j'ai mérité,  
Je te prépare un plat d'Olives  
Duquel, te frottant les gencives  
Et t'affublant de ce panier,  
Lequel est de bois de Laurier,

Tu seras plus savant qu'Homère,  
Et sans coucher au Cimetière,  
Sauras mieux qu'un Prédicateur  
Tout ton Catéchisme par cœur.  
Tu seras Peintre et Géomètre,  
Docte et savant en prose et mètre,  
Habile Clerc, et bien congru,  
Grec et lettré, comme un Botru ;  
Poil dru (non sans honneur et gloire)  
Couvrira ta docte mâchoire ;  
Tu sauras quand le Soleil luit,  
Quand il est jour ou qu'il est nuit,  
Tous les secrets de la nature ;  
Tu diras la bonne aventure,  
Gouverneras le Potentat,  
Et le peuple qui n'est qu'un fat.  
Ainsi, par ta haute prudence,  
Possèderas gloire et chevance,  
Par laquelle on fait pet et rot,

Feu, cuisine, marmite et pot.  
Ne dédaigne donc la prière  
De ta bien-humble chambrière,  
Pallas qui vit en triste émoi,  
Ou bien, Berger, prends garde à toi.  
Car fille étant de tête issue,  
Fille je suis un peu têtue.

**L**à Pallas finit son discours,  
Quand la Déesse aux talons courts,  
Avec mignonne contenance  
Ainsi parla, comme je pense.

#### *HARANGUE DE VÉNUS*

**G**entil Pasteur qui, sous l'ormeau,  
Avec ton joli chalumeau  
Fais danser, cotte retroussée,

Toutes les nuits Margot la Fée,  
Petit Berger plus beau qu'Adon  
Ni que le Dieu porte-brandon,  
Mon gentil fils qui les cœurs larde,  
Ni que celui qui rayons darde,  
Phébus, lequel dardant ses feux,  
Voit plus d'un œil que toi de deux,  
Si tu savais combien vaut hanche  
D'une maîtresse belle et blanche,  
Par Saint Jean tu t'en lècherois  
Non seulement les quatre doigts,  
Mais, ce crois-je, encore le pouce,  
Tant cuisse et hanche est chose douce,  
Tant douce est cuisse et blanc téton  
À fils de Roi gardant Mouton.  
Oui, foi de femme et non pas d'homme,  
Tu ne voudrais pour une pomme  
Désobliger Dame Vénus,  
Par qui jambons sont mis tout nus.

Petit Berger qui, jambe prête  
As toujours pour danser en fête,  
Berger de bien, Berger d'honneur,  
C'est aujourd'hui qu'en ma faveur  
Il te faut mettre en évidence,  
Non ta Bergère suffisance,  
Car tu n'es pas, divin Berger,  
Un Juge qui doit juger  
Ainsi qu'un garçon de Village  
Nourri de lard et de fromage,  
Ains comme un enfant de la Cour,  
Fils de mon fils, le Dieu d'amour,  
Qui t'a tiré de chaude, humide,  
Et noble grègue Priamide.  
Sus donc ô Berger glorieux,  
Dessus mon corps fiche tes yeux ;  
Regarde-moi bien, fouille, brouille,  
Frappe, vire, tourne et patrouille,  
Tu verras si, sous fin drapeau,

J'ai blanche et délicate peau,  
Si je suis propre et bien tirée,  
Si j'ai belle toison dorée,  
Belle boutique, beau trafic,  
Belle Zone et beau Pôle Arctiq'.  
Après, quand ta langue propice  
Ou ta main m'aura fait justice,  
N'appréhende point que Cypris  
Demeure ingrate au beau Pâris.  
Comme Junon je ne me vante,  
Je ne suis riche ni savante,  
Je ne fais Ode ni Quatrain,  
Ni ne chante point au Lutrin.  
Aussi je n'offre à ta personne  
Science, Sceptre, ni Couronne :  
Comme à fils de Royal estoc,  
Toutes ces choses te sont hoc.  
Un don de bien autre importance  
T'apprête ma reconnaissance.

Un bouton de Rose, un fleuron,  
Un Soleil, un jeune tendron,  
Une Hélène, de qui l'haleine  
Plus fleurante que Marjolaine  
Et plus odorante que Thym,  
Va réchauffant soir et matin  
Dans sa riche et superbe couche  
Un mari froid comme une souche.  
C'est l'astre le plus radieux !  
Je te dirai qu'elle a des yeux  
À réduire le monde en cendre.  
C'est pourquoi, mon cher Alexandre,  
De crainte d'inconvénient,  
Je te frotterai d'un onguent  
À l'épreuve de la brûlure,  
Dont Phébus oint sa chevelure  
Quand, dessus les Cieux azurés,  
Il porte ses rayons dorés.  
Au reste, ne te mets en peine,



Bien qu'elle soit d'humeur hautaine,  
Je te la rends dans jour et an,  
Plus souple et plus douce qu'un gant.  
Je te la livre toute entière,  
Bras et jambe, sangle, croupière,  
Boucle, moraille, et morailon,  
Sans qu'il y manque un ardillon.  
Tandis, si la personne tienne  
De ma beauté qui n'est tant chienne  
Veut s'éjouir, Pâris, prends-en,  
En dépit de mon mari Jean.  
Viens travailler dessus l'enclume  
Du Dieu qui sent soufre et bitume.  
Mon Anchise, mon Adonis,  
Mon petit cœur, mon petit fils,  
Ma fressure, ma petite oie,  
Ma petite andouille de Troie,  
Malgré mari, sot et badin,  
Je suis à toi, tripe et boudin.

Ainsi la belle Cythérée,  
Du plat de sa langue dorée  
Enjôlait le gent pastoureau,  
Lequel s'essuyait le museau,  
Que d'Hélène la seule Image  
Avait déjà mis tout en nage.  
Incomparables Dées,  
(Dit-il aux trois Divinités)  
Ce dont je suis l'indigne arbitre,  
Méritait bien qu'on tînt Chapitre,  
Ou du moins pour le balancer,  
Qu'on eût la nuit pour y penser.  
Mais puisque toute surséance  
Irrite votre patience,  
Produisez-moi donc à peu près  
Les pièces de votre procès :  
On ne saurait sur l'étiquette  
Donner que sentence indiscrete ;  
Parquoi convient, ô Dées,

Montrer tout ce que vous portez,  
C'est-à-dire, en notre langage,  
Qu'il faut étaler le visage,  
Comme dit Junon, qui nez a,  
Et le visage qui nez n'a ;  
Ce qu'ouï fit grande vergogne  
Tant à Junon qu'à vierge trogne  
De Pallas qui se renfrognâ.  
Mais Vénus les dévergogna,  
Commençant toute la première  
À dénouer sa jarretière.  
Puis sa chausse elle déchaussa,  
Son corps de cotte délaça,  
Enfin défit son aiguillette,  
Qui fit voir sur peau mout douillette  
Un certain petit joli cas  
Qu'on dit, mais qu'on n'imprime pas.  
Junon, Dame pudique et sage,  
Dépouilla son cul de ménage,

Qu'elle étala dedans ces lieux  
Comme ménagère des Cieux.  
Pour Pallas, la fière pucelle,  
Mettant bas et pique et rondelle,  
Montra dessous son caleçon  
Qu'elle était fille et non garçon.  
À cet objet il ne fut Arbre,  
Reptile, Oiseau, Plante, ni Marbre,  
Qui ne se sentit émouvoir.  
Là pouvait-on apercevoir,  
Tendant à l'amoureux mystère,  
Le Coq chanter et l'Âne braire ;  
La Vache y meuglait le Taureau,  
La vigne y caressait l'ormeau,  
Chèvres et Boucs y voulaient rire,  
Et le Faune avec le Satyre,  
Échauffé dedans son harnois,  
Y baisait la Nymphé du bois.  
Devant ce miracle visible,

Le Ciel encore plus sensible,  
Plein d'amoureuse passion,  
Parut tout en conjonction :  
Le Soleil grimpa sur la Lune,  
Dessus Vénus Mars et Saturne,  
Sur l'Ourse le rouge Lion,  
Et la Vierge perdit son nom.  
Bien servit, en telle occurrence,  
Du beau Mercure la présence,  
Qui les Dames si bien garda  
Que Pâris rien ne hasarda,  
Autrement au grand Dieu qui pète  
Et plante cornes sans trompette,  
Pâris à beau jeu, beau retour,  
Planté corne aurait à son tour :  
Mais il se retint en droiture  
Pour exercer judicature,  
Qui, les sacs bien revisités,  
Bien revus et refeuillets,

Prononça sentence dorée  
En faveur de Dame honorée :  
Vénus et son cul précieux  
Haut proclama victorieux,  
Lui laissant pour pendant d'oreille  
La pomme en beauté nonpareille,  
Dont plus penauds et plus camus  
Demeurèrent les autres culs  
Que criminels qu'on mène pendre.  
Ce que connaissant Alexandre,  
Dit aux Dames : Ne pleurez pas,  
Une pomme n'est pas grand cas :  
Encor j'en ai, grâce à mon Père,  
Une couple en ma panetière,  
Qu'à vous j'offre d'aussi bon cœur  
Qu'à ma Cousine ou qu'à ma Sœur ;  
S'il vous les plaît, faites-en chère,  
Et modérez votre colère.  
Qui pour un chien recouvre un chat,

Encor n'est détruit tout à plat.  
Mais rien ne sert ce langage,  
Fors à rallumer davantage  
Le courroux de Dame Junon,  
Qui lui dit : Traître Ganelon,  
Enfant du plus méchant des hommes,  
Insolent qui m'offres des pommes,  
À moi qui la maîtresse suis  
Des plus belles de Paradis,  
Garde-les pour Vénus la belle,  
Ou pour cette garce comme elle,  
Hélène, par qui dedans peu  
Je mettrai ton pallier en feu ;  
Va, race maudite et méchante,  
Bègue cornu, ladre, forfante,  
Fils de caigne, fils de cornard,  
Traître, sorcier, larron, bâtard,  
Va, contempteur de ma couronne,  
Puissé-je enfler comme une tonne,

Si je t'en quitte pour un bras.  
Ce dit, avec Dame Pallas,  
Après avoir repris sa veste,  
Enfila la route céleste,  
Où pleine de rage et de fiel  
Elle jura par l'arc-en-ciel  
De n'ôter jamais gant ni masque,  
Pique, pavois, lance ni casque,  
Avant que d'avoir mis à sac  
Pâris, et son Père au bissac.  
D'autre part, la Dame Cythère,  
Enseigné qu'elle eut la manière  
D'obtenir l'amoureux soulas  
En plantant corne à Ménélas,  
Le baisa deux fois à la bouche,  
Et puis après avoir dit touche,  
Vola dans Paphos son séjour,  
Toujours chantant : Vive l'amour.



**V**oilà ce qu'en décrit en somme  
Cil qui jadis en Cour de Rome  
Fit de l'amour mainte leçon,  
Qu'Auguste, un fort mauvais garçon,  
Chassa, dont ce fut grand dommage.  
Car il était beau personnage,  
Facond, disert, d'esprit joli,  
Et comme vous doux et poli,  
Bien que non pas du tout si sage  
Que vous, qui l'êtes davantage  
Que lui ; car à vous tout honneur  
Est dû, comme à sage Seigneur  
Qui, pour richesses ou sciences,  
Ne faites le pot à deux anses,  
Ni ne montrez visage gris,  
À qui des vers vous donne bis.  
Ains face claire et chère lie,  
A Vertu de vous tant chérie ;  
Car vous êtes non seulement

De Vertu vertueux amant,  
Mais encor l'Ange tutélaire  
De la Vertu qui vous préfère  
Généralement à tous ceux  
Qui Vertu n'ont qu'en cordons bleus.  
Aussi toujours la Muse notre,  
Partout chantant la gloire votre,  
Votre Los si bien chantera  
Que ville et champs enchantera.  
Jaçoit que vos vertus insignes  
Soient pour icelle un peu trop dignes,  
Qui pour tant digne qualité  
N'a compétente dignité.  
Pour tout bien n'ayant qu'une pomme,  
Qui, ce dit-on, réjouit l'homme,  
De laquelle présentement  
Présent vous fais, lequel présent  
Pourra préserver d'humeur noire  
Votre âme blanche comme ivoire,

Qui préservé m'a de serein,  
De catarrhe, de froid et faim.

**FIN**

du  
*Jugement de Pâris*